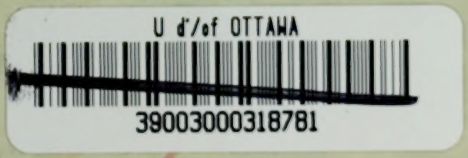
BL
820
.H5P5
1909

Pichon

LA LÉGENDE D'HERCUL

A ROME



LA

LÉGENDE D'HERCULE

A ROME

52

PAR

M. René PICHON

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte (VIe)
—
1909

JAN 7 1906

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

GRANDE BIBLIOTHÈQUE
SÉRIE IN-4°
33 Volumes

Derniers Volumes parus :

XXVIII, XXIX. HISTOIRE DE LA SÉPULTURE ET DES FUNÉRAILLES DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE, par E. Amélineau. I et II. 2 tomes in-4° illustrés et accompagnés de 112 planches ..... 60 fr.

XXX. NOTES SUR ANTINOË. In-4°, figures dans le texte, 24 planches hors texte ..... 39 fr.

XXXI. Première partie : SI-LING. Étude sur les tombeaux de l'Ouest de la dynastie des Ts'ing par le Commandant Fonssagrives. Un beau volume in-4°, illustré de gravures et planches en noir, en chromotypographie et en chromolithographie ..... 30 fr.

Deuxième partie : LE SIAM ANCIEN. Archéologie, épigraphie, géographie, par Lucien Fournereau. Seconde partie. In-4°, 48 planches ..... 30 fr.

XXXII. CATALOGUE DU MUSÉE GUIMET. GALERIE ÉGYPTIENNE. Stèles, Bas-reliefs, Monuments divers, par A. Moret. In-4°, 66 planches en un carton.. 25 fr.

XXXIII. CATALOGUE DU MUSÉE GUIMET. CYLINDRES ORIENTAUX, par L. Delaporte. In-4°, 10 pl. 12 fr.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS

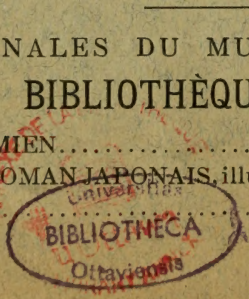
1880-1909

60 volumes in-8° ..... 600 fr.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ART

LI-LONG-MIEN ..... 40 fr.
OKOMA, ROMAN JAPONAIS, illustré, par F. Regamey 20 fr.
SI-LING ..... 40 fr.



Latin

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

LA LÉGENDE D'HERCULE A ROME

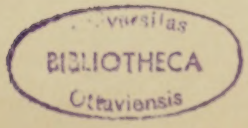
BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

LA
LÉGENDE D'HERCULE
A ROME

PAR

M. René PICHON

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte (VIe)
—
1909



Extrait de la *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, t. XXXII, 1909

BL
820
.H5P5
1909

LA LÉGENDE D'HERCULE A ROME

PAR

M. René PICHON

Je crois qu'il importe, en commençant cette étude, d'en bien délimiter l'objet. Je ne veux m'occuper que de l'Hercule romain, non de l'Héraclès hellénique : ce serait un sujet infiniment trop vaste. Je ne m'inquièterai pas de savoir quand et où les Grecs ont commencé à adorer leur Héraclès, si son culte est d'origine phénicienne, égyptienne, assyrienne ou autochthone, ce que représentent ses douze travaux, ni s'il faut distinguer deux Héraclès, comme Hérodote, trois, comme Diodore de Sicile, quatre, comme Servius, six, comme Cicéron, ou quarante-six, comme Varron. Ces questions-là n'intéressent que la mythologie grecque, et je prétends me renfermer à Rome ou dans l'Occident latin. — Même dans ce domaine, je me priverai volontairement d'interroger les documents

archéologiques. Les œuvres d'art, trouvées en Italie, qui représentent Hercule ont été sculptées par des Grecs, ou en tout cas d'après des modèles grecs ; elles sont entièrement des produits de l'importation étrangère, et non des créations spontanées du génie latin. Quand un riche Romain du IIe siècle après Jésus-Christ, comme ce Nonius Vindex dont Stace nous a parlé[1], faisait admirer à ses visiteurs cette précieuse statuette d'Hercule, où, ainsi que le dit le poète, une forme si menue enfermait une si grande majesté, la scène avait beau se passer en pays latin : l'œuvre était toute hellénique, hellénique le dieu qu'elle célébrait, hellénique la légende qu'elle rappelait. Ce n'est donc pas dans les monuments figurés que nous pourrons aller chercher l'Hercule romain, c'est seulement dans les témoignages que nous ont conservés, soit les inscriptions, soit les textes littéraires. — Enfin, dernière restriction, je ne veux pas vous décrire dans tous ses détails l'organisation du culte d'Hercule à Rome, non que ce soit une besogne fastidieuse, mais parce qu'elle a déjà été faite, et bien faite. On peut trouver là-dessus les renseignements les plus complets, soit chez Preller,

1. Stat., *Silu.*, IV, 6.

dans les *Dieux de l'ancienne Rome*, soit chez M. Dürrbach, dans le *Dictionnaire des Antiquités* (article *Hercules*, section IX). Il me paraît tout à fait inutile de répéter ce qu'ils ont dit ; je crois beaucoup plus intéressant de me poser une question qu'on ne se pose pas assez en mythologie, — comme d'ailleurs en bien d'autres matières, — et qui est la question proprement historique. Dans la plupart des manuels, on fait un exposé systématique de tout ce qui se rapporte à une divinité, de son culte, de sa légende, sans que rien soit, si je puis dire, situé dans le temps, comme si toutes les coutumes et toutes les croyances étaient stéréotypées, fixées une fois pour toutes. Mais ces coutumes se sont modifiées, ces croyances ont pris au cours des siècles un nouveau sens, une nouvelle portée. C'est cette transformation incessante qui me paraît curieuse, et que je voudrais étudier en ce qui concerne la religion d'Hercule. Qu'est-ce que ce nom a représenté pour les Romains, depuis leurs plus lointaines origines, jusqu'à la fin du paganisme ? quelle a été l'évolution, la vie de cette légende ? voilà le seul problème, — très vaste encore, — que j'ai l'intention, non

pas de traiter à fond, mais d'indiquer sommairement.

I

Tout d'abord, qu'était Hercule avant cette invasion de la mythologie grecque dans le Latium, qui commence avec les Tarquins, et dure pendant toute l'époque républicaine ? ou, pour mieux dire, Hercule existait-il ?

Ici, nous sommes en présence de deux théories tout à fait opposées, l'une qui attribue au nom d'Hercule une origine purement latine, l'autre qui n'y voit qu'une transcription assez gauche du nom grec Héraclès. La première a été brillamment soutenue par M. Bréal[1] ; elle avait séduit aussi Mommsen, qui, depuis, l'a abandonnée. Hercule, dans ce système, serait un vrai dieu latin, ayant ses racines profondes dans le terroir national ; ce serait le dieu de l'enclos *(hercere, herciscere)*, le dieu protecteur du patrimoine soigneusement délimité *(herctum)*, et chargé d'en écarter les voleurs ou les ennemis, — un dieu analogue au dieu Terme, à Priape, etc. Par suite d'une vague ressemblance de son, cet *Hercules* ou *Herculus* aurait été assimilé,

1. Bréal, *Hercule et Cacus, Etude de mythologie comparée*, 1863.

lors de l'introduction des dieux grecs à Rome, à Héraclès, et aurait dès lors hérité de toutes les attributions mythiques et cultuelles de son lointain homonyme.

Cette hypothèse est très ingénieuse, mais ce n'est qu'une hypothèse. Aucun texte, aucun document, ne nous parle de ce « dieu de l'enclos ». C'est par une pure déduction linguistique qu'on affirme son existence, et je me méfie un peu des restitutions conjecturales, en mythologie comme en archéologie. — J'ajoute que, en général, l'assimilation des dieux grecs et des dieux romains ne s'est pas faite, comme ce serait ici le cas, par des raisons de ressemblance verbale : *Junon* n'a rien de commun avec *Héra*, ni *Diane* avec *Artémis*[1]. L'espèce de jeu de mots entre *Héraclès* et *Hercules*, que l'on prête aux théologiens romains hellénisants, serait tout à fait extraordinaire. — Enfin cette théorie, très spécieuse quand on l'applique aux formes latines du nom, *Hercules* ou *Herculus*, s'évanouit lors-

1. M. Bréal cite, il est vrai, d'autres exemples : *Persephonè* et *Proserpina*, *Mnèmosynè* et *Moneta*. Mais Proserpina paraît bien avoir été dès l'origine une déesse souterraine de la végétation, comme Perséphonè ; de même Moneta (de *monere*, rappeler) ressemble à Mnèmosynè, déesse de la mémoire, aussi bien par le sens de son nom que par la consonance.

qu'on leur compare les formes usitées en pays étrusque ou en pays osque, *Hercle*, *Hereclus*, *Herclus*, etc.

C'est justement la considération de ces formes qui a amené d'autres savants, Mommsen lui-même, Max Müller, Preller, à rattacher le nom latin ou italien au nom grec. Le mythe d'Héraclès, comme beaucoup d'autres importations helléniques, a dû venir à Rome par l'intermédiaire de l'Etrurie. Or, nous savons d'une façon certaine que les Etrusques écrivaient *Hercle* pour *Héraclès*, par une de ces simplifications qui leur faisaient dire *Achleus* pour *Achilleus*, *Achmenroun* pour *Agamemnon*, etc. Les Latins, pouvant difficilement prononcer cette accumulation de consonnes, y ont inséré un *u*, comme dans *Alcmena* devenant *Alcumena*, et c'est ainsi que *Hercules* n'est pas autre chose que *Héraclès* étruscisé, puis latinisé.

Donc, le nom est purement grec : mais ce nom, que recouvre-t-il ? à quel dieu s'est superposé l'Hercule grec, comme Zeus s'est superposé à Jupiter, ou Dèmèter à Cérès ? Ici, nous sommes renseignés, non plus par les vocables, réalités très fugitives, trop dociles à toutes les interprétations, mais par ce qu'il y a

de plus solide et de plus durable dans les religions antiques, par les particularités du culte (emplacement, cérémonies, costume, sacrifices, etc.), en un mot par les rites. Le rite, qui commence par être l'expression de la croyance, la croyance cristallisée, a une existence bien plus longue : lorsque la croyance est depuis longtemps morte ou métamorphosée, le rite lui survit, et la rappelle. Par conséquent, tous les détails que nous trouverons dans le culte d'Hercule à Rome pendant l'époque classique, et qui ne s'expliqueront pas par le mythe hellénique, seront autant d'indications qui nous permettront de reconstituer la physionomie de ce dieu obscur qui a été remplacé par l'Hercule grec.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est l'importance considérable de ce dieu. Son autel porte le nom d'*Ara maxima*, ce qui n'est pas une épithète banale, mais un superlatif indiquant une haute prééminence. C'est sur cet autel que les généraux victorieux offrent le dixième du butin conquis, primitivement pour être consacré aux dieux, plus tard pour être distribué aux citoyens. C'est auprès de cet autel qu'ont lieu également les festins sacrés, qui attirent une grande affluence de peuple. Enfin, la cérémonie du

triomphe, la plus glorieuse de toutes celles qui existent à Rome, selon le mot de Tite-Live, est en rapport étroit avec le culte d'Hercule : les jours de triomphe, la statue du dieu est revêtue des mêmes ornements que la personne du vainqueur; et la voie triomphale, parcourue par le cortège, n'est autre que celle qu'Hercule était réputé avoir suivie après sa victoire sur le géant Cacus. D'autres indices font également apparaître la majesté exceptionnelle de ce dieu : les femmes n'ont pas le droit de l'invoquer; seuls les hommes en ont le privilège; — il n'est pas permis de l'adorer à l'intérieur des maisons; — il est interdit d'insérer dans les prières qui lui sont adressées, la mention d'aucune autre divinité (chose qui se faisait habituellement dans la plupart des cérémonies romaines). Bref, c'est un dieu exclusif, un dieu jaloux, et par conséquent, selon les idées des anciens, un dieu particulièrement imposant.

Quant à la nature de ce dieu, elle nous est indiquée par l'endroit où il réside, et par le choix des victimes qu'on lui sacrifie. L'*Ara maxima* est située sur le *Forum boarium*, le marché aux bœufs, entre l'Aventin et le Palatin. Dans le sacrifice annuel qui a lieu le 12 août,

le préteur immole à Hercule un taureau ou une génisse. Si l'on se rappelle en outre que, dans une légende dont nous parlerons tout à l'heure, qui a été postérieurement embellie, mais dont le fonds premier est sans doute très ancien, le troupeau de vaches possédé par Hercule joue un rôle essentiel, il est facile d'en conclure que l'Hercule primitif est un dieu des troupeaux, — les théoriciens du totémisme diraient : un dieu bovin, ou un bœuf divin, et ils n'auraient probablement pas tort, — mais enfin disons simplement : un dieu protecteur du bétail, quelque chose comme le saint Cornély des Bretons.

Mais en même temps, et par une association d'idées qui se retrouve fréquemment dans les religions primitives, ce dieu agricole est aussi un dieu moral, un garant de la bonne foi : les serments prêtés devant son autel ont un caractère d'inviolabilité spécialement respectable; les traités avec l'étranger sont conservés dans son temple; et, jusque dans le latin classique, l'affirmation « par Hercule » restera la forme d'attestation la plus énergique.

Nous voyons peu à peu se dessiner la figure de ce pré-Hercule; il ne nous manque que son

nom. Ce nom, les anciens eux-mêmes le cherchaient déjà. Le fameux archéologue et théologien Varron croyait pouvoir identifier le premier titulaire de l'*Ara maxima* avec Mars[1] : cette assimilation paraît avoir été une hypothèse personnelle à Varron, qui n'avait pas autant de critique que de savoir. — Une autre tradition, représentée par l'historien Aurélius Victor et le grammairien Verrius Flaccus, nous donne le nom d'un certain Caranus, Garanus, ou Recaranus, d'abord simple berger, puis divinisé sous le vocable d'Hercule[2] : les savants modernes, Bréal, Preller voient dans Caranus un dérivé d'une racine *kar* ou *ker*, signifiant « créer ». D'autre part M. Salomon Reinach a cru apercevoir une analogie verbale entre ce même nom et celui du fameux taureau gallo-romain, Tarvos Trigaranus, qui figure sur l'autel de Lutèce : je me borne à indiquer ce rapprochement très curieux, dont la discussion sortirait de mon sujet[3] : — La plupart des écrivains latins, des poètes comme Properce et Ovide, des grammairiens comme Festus, et, chose plus

1. Macr., *Sat.*, III, 12 ; Serv., *ad Æn.*, VIII, 275.
2. Aur. Vict., *Orig. gent. rom.*, 6 et 8 ; Serv., *ad Æn.*, VIII, 203.
3. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, p. 245.

curieuse, Varron lui-même, dans un autre ouvrage, nous donnent comme équivalant à Hercule, non pas Mars, mais une divinité qu'ils appellent, tantôt *Semo*, tantôt *Sancus*, tantôt *Semo Sancus*[1]. *Semo* est un titre générique qui s'applique à toute une classe de génies, de démons, d'êtres intermédiaires entre la divinité et l'humanité; on l'explique quelquefois par le verbe *seminare* (semer), plus souvent par *semi-homo* (à demi homme, à demi dieu), ou par *se-homo* (en dehors de l'humanité). *Sancus* est probablement apparenté à *sancire* et à *sanctus*. Sancus ou Semo Sancus serait donc « le dieu saint », vocable assez vague, mais nullement étonnant quand on connaît les habitudes de la vieille mythologie romaine primitive, laquelle n'éprouve pas le besoin de particulariser nettement les dieux qu'elle adore. L'une des divinités les plus vénérées est dite simplement la « bonne déesse », *Bona Dea*, et justement son culte est assez analogue à celui de Sancus ou de l'Hercule primitif : il est localisé sur l'Aventin, non loin du *Forum boarium;* il est interdit aux hommes, comme celui

1. Prop., IV, IX. 74; Ov., *Fast.*, VI, 214; Festus, s. v. *Propter*; Varr., *De ling. lat.*, V, 66.

de Sancus est interdit aux femmes. — D'autre part, Ovide, dans les *Fastes*[1], déclare qu'un jour de fête, les Nones de juin, peut être attribué indifféremment à Semo Sancus ou à Dius Fidius, attendu que c'est le même dieu. Dius est évidemment de la même famille que *Diespiter*, le Jupiter archaïque, et *Fidius*, lié étymologiquement à *fides*, rappelle le caractère de ce dieu protecteur de la bonne foi. Semo, Sancus, ou Dius Fidius, voilà le triple nom du dieu indigène dont l'Hercule grec a envahi le domaine et fait oublier l'appellation première.

Considérons maintenant ce dieu dans ses rapports avec d'autres personnages mythiques, en consultant, bien entendu, les légendes ultérieures, puisque nous n'avons que celles-là, mais en ayant soin de n'en retenir que ce qui est vraiment primitif et autochthone. La tradition met en rapports Hercule ou Sancus avec deux êtres fort différents, Evandre et Cacus : il aurait été l'ami et le protecteur de l'un, l'ennemi et le meurtrier de l'autre. Evandre est, comme on l'a depuis longtemps reconnu, une transcription grecque d'une très vieille divinité italienne, Faunus, le dieu favorable. Il n'est

1. Ov., *Fast.*, VI, 214.

pas téméraire de penser que ce Faunus est, sous une autre invocation, le même dieu que Sancus, Hercule lui-même. On conserva longtemps, dans une chapelle, une statue d'Hercule, avec sa massue et une coupe de bois qui lui avait servi, et ces objets passaient pour avoir été dédiés par Evandre. Or, une des lois mises en lumière par l'exégèse moderne, montre que, presque toujours, dans des légendes de cette espèce, le prêtre et le dieu ne font qu'un. Faunus serait donc simplement à l'origine une autre incarnation de Sancus, et plus tard les théologiens romains auraient dédoublé cette divinité en deux individus, l'un fondateur du culte, l'autre objet du culte. Cette hypothèse est confirmée par le fait que Fauna, compagne de Faunus, est souvent identifiée à Bona Dea, analogue à Sancus.

Qant à Cacus, la question est plus complexe. Tout le monde connait le récit naïvement populaire qui courait à Rome : les vaches d'Hercule dérobées par le géant Cacus, tirées à reculons dans la caverne de l'Aventin, retrouvées par Hercule, qui défonce la caverne et tue le bandit. Qu'est-ce qui se cache sous ce conte ? Les premiers mythologues modernes qui ont cherché

à l'élucider n'ont pas été embarrassés : ils y ont vu, comme dans tous les duels mythiques, un phénomène solaire; les vaches sont les nuages, Cacus est l'orage qui se les approprie, et Hercule est le soleil victorieux qui les reconquiert; Hercule est le soleil, dis-je, comme Apollon est le soleil, comme Jupiter est le soleil, etc. Ce mode d'explication, qui était en mythologie ce que le lieu commun était dans l'ancienne rhétorique, est à peu près abandonné, et aujourd'hui l'on inclinerait plutôt à interpréter le combat d'Hercule et de Cacus comme un phénomène local. Cacus (ou Caecus), fils de Vulcain, qui vomit des torrents de flamme et de fumée, est une incarnation de la force volcanique, et son meurtre par Hercule est la défaite du fléau par le génie protecteur du sol et de l'agriculture. A l'appui de cette thèse, on peut remarquer que l'Aventin, demeure de Cacus, est resté pendant un laps de temps extraordinaire, un mont maudit, un lieu tabou. Même une fois enclos dans l'enceinte stratégique de Rome, il n'a pas été incorporé à la cité officielle, religieuse et patricienne ; il a toujours été à part, et ce n'est que sous Claude, un demi-siècle après la naissance du Christ, que se sont

effacés les derniers vestiges de l'isolement séculaire de cette sorte de Maladetta. Tous ces faits, dont on trouvera le détail dans la thèse de M. Alfred Merlin sur *l'Aventin dans l'antiquité*, prouvent combien vivace était la frayeur inspirée par ce mont, où la légende plaçait le domicile du géant et le théâtre de la victoire du dieu bienfaisant; ils font mieux comprendre l'antagonisme des deux personnages mythiques. Cet antagonisme n'a d'ailleurs rien d'abstraitement symbolique, rien non plus qui soit en désaccord avec le caractère pastoral et agricole que nous reconnaissions tout à l'heure à l'Hercule primitif. A l'origine, les choses ont dû se passer simplement, humblement. L'Aventin, avec sa forêt de broussailles, ses cavernes, ses exhalaisons méphitiques, le vague souvenir d'anciennes éruptions, était pour les bergers de la vallée la colline suspecte, celle dont il ne fallait pas approcher ni laisser approcher les bêtes : quand une vache s'y égarait, c'était le mauvais génie de la montagne, le sombre Cacus, qui l'avait volée au bon Hercule, au dieu des troupeaux. C'est dans ces racontars superstitieux des pâtres latins que s'est formée d'abord l'idée de cette lutte entre Hercule et Cacus, qui

a été depuis si souvent narrée et si poétiquement chantée.

Toutefois, quelques difficultés subsistent. On montrait à Rome une rampe en pierre qui descendait du Palatin sur le Marché-aux-Bœufs, et qui portait le nom d'« échelle de Cacus », *scala Caci;* on montrait également une maison dite de Cacus, *atrium Caci.* Ces emplacements semblent avoir été l'objet d'un culte, chose bien extraordinaire si Cacus avait toujours été conçu comme un génie malfaisant. De plus, une légende rapportée par Lactance et Servius[1] disait qu'Hercule avait été aidé dans sa victoire par une sœur de son ennemi, Caca, qui avait obtenu en récompense les honneurs d'un temple et d'un feu éternellement allumé comme celui de Vesta. Or ceci est assez embarrassant, car d'un côté Caca est le doublet féminin de Cacus, et de l'autre elle est associée à la victoire et au culte d'Hercule : si elle est à la fois la déesse parèdre de Cacus et d'Hercule, c'est que Cacus et Hercule ne font qu'un. Cela ne peut être vrai, évidemment, que pour une époque tout à fait ancienne, pour une époque où la conception de la divinité est encore extrêmement confuse et

1. Lact., *Inst. Div.*, I, xx, 36; Serv., *ad Æn.*, VIII, 190.

indécise. On s'est beaucoup demandé quel est le sentiment qui a le premier engendré la croyance religieuse, si c'est la crainte, *primus in orbe deos fecit timor*, ou la reconnaissance : mais la distinction entre les deux est relativement récente. A l'origine, les dieux ne sont ni bons ni mauvais : ils sont puissants, voilà tout, et comme tous les gens puissants, ils peuvent user de leur pouvoir pour aider à ceux qui leur plaisent, et pour nuire à ceux qu'ils ont pris en aversion. Il se peut bien que, tout à fait au début, ce caractère ambigu ait été celui du dieu dont nous poursuivons, dans un très vieux passé, les traces fugitives, qu'il y ait eu, à l'aurore de la civilisation latine, un Hercule-Cacus, plus tard décomposé en deux personnes, non seulement distinctes, mais ennemies, — et je me hâte d'ajouter que c'est de leur inimitié seule que la légende a conservé la mémoire.

Pour revenir au dieu bienfaisant et protecteur, à celui qu'on adore à l'*Ara maxima* sous le nom de Sancus ou de Dius Fidius, en attendant qu'il se transforme en Hercule au contact des légendes grecques, on a pu remarquer dans son culte et dans sa légende bien des analogies avec ce que l'antiquité nous apprend de Jupiter.

L'autel d'Hercule s'appelle *Ara maxima :* au Capitole, Jupiter est adoré avec les épithètes *Optimus Maximus*. A Jupiter, comme à Hercule, on immole un taureau comme victime particulièrement agréable. A Jupiter, comme à Hercule, est attribuée la sanction des serments entre individus et des traités entre cités. La voie triomphale est celle qu'Hercule passe pour avoir suivie : elle aboutit sur le Capitole, au temple de Jupiter. Selon les antiquaires latins, le même sculpteur étrusque, venu de Véies, aurait donné aux Romains la statue de Jupiter Capitolin et la première statue d'Hercule. Le premier temple de Jupiter Victor aurait été bâti par un Fabius Maximus, c'est-à-dire par le représentant d'une famille qui prétendait descendre d'Hercule. Enfin, un temple d'Hercule vainqueur se trouvait auprès du Tibre, à côté d'un autel de Jupiter Inventor, autel que la tradition prétendait avoir été fondé par Hercule lui-même. Bref, il existe entre la religion de Jupiter et celle de l'Hercule primitif des concordances si frappantes qu'on peut se demander ce qui les distingue l'un de l'autre.

C'est ici, je crois, qu'il faut faire intervenir les considérations topographiques. Sancus-

Hercule peut être le même Dieu que Jupiter, mais il n'est pas adoré au même endroit, et cela, quand on remonte aux époques tout à fait primitives, suffit à mettre entre eux une profonde différence. Sancus est vénéré sur l'Aventin ou au pied de l'Aventin, les temples de Jupiter les plus anciens sont sur le Palatin et sur le Capitole : ils ne peuvent donc se confondre, quand bien même leur nature et leurs attributs seraient tout à fait identiques. — J'ajoute qu'ici la distinction topographique recouvre probablement une distinction ethnographique. Je ne veux pas remuer la question terriblement complexe du premier peuplement de Rome, mais, quelque solution qu'on adopte à ce sujet, une chose est indéniable, c'est qu'il y a eu, à l'origine, entre les collines centrales de Rome (Palatin et Capitole) et la colline méridionale (Aventin), une dualité dont toutes les légendes conservent la trace. Parmi les bergers qui élèvent les jumeaux divins, il y a un Faustinus sur l'Aventin, un Faustulus sur le Palatin, ennemis l'un de l'autre. Parmi les jumeaux eux-mêmes, au moment de la fondation de la ville, l'un prend les auspices sur l'une des montagnes, l'autre sur l'autre colline ; à vrai dire, les détails

ne sont pas bien fixés; chez certains écrivains, comme chez Ennius, c'est Rémus qui est sur le Palatin, et Romulus sur l'Aventin; chez d'autres, c'est l'inverse, mais la chose a peu d'importance. Dans cette dernière forme de la légende, la plus connue, Romulus, le héros du Palatin, a comme compagnons les Quintilii, et Rémus, sur l'Aventin, est entouré des Fabii: on notera au passage l'analogie entre le nom et celui de la gens Fabia, dont Hercule était l'ancêtre mythique. Faisons quelques pas de plus dans l'histoire traditionnelle de Rome : à l'opposition entre Romulus et Rémus succède celle de Romulus et de Tatius, le chef des Sabins, installé peut-être avec ses compatriotes sur l'Aventin, enseveli en tout cas sur cette colline. Or, les Sabins semblent avoir eu un culte particulier pour Hercule ou pour Sancus; leur ancêtre fabuleux, Sabus, était regardé comme un fils de Sancus; à Réate et à Cures, Sancus était spécialement adoré. Si l'on rapproche l'un de l'autre tous ces indices, qui ont survécu aux traditions primitives et sont aujourd'hui épars dans les compilations ultérieures des grammairiens, on sera amené, je crois, à penser que, dans une époque très ancienne, deux groupe-

ments distincts, l'un cantonné sur le Palatin et le Capitole, l'autre sur les pentes de l'Aventin, l'un latin, l'autre sabin, ont adoré le même dieu suprême, dieu pastoral et agricole, l'un sous le nom de Jupiter ou Diespiter, l'autre sous le nom de Sancus, Dius Fidius, et plus tard Hercule.

II

Voilà, avec le plus de précision possible, ce que nous pouvons savoir ou deviner sur le premier dieu de l'*Ara maxima*. Si nous passons à l'époque où les divinités latines prennent le nom, les attributs et les légendes des dieux helléniques, une question se pose tout de suite : pourquoi les théologiens, Grecs ou disciples des Grecs, qui ont opéré ce grand travail d'hellénisation, ont-ils revêtu du nom d'Hercule le Sancus ou le Dius Fidius primitif ? A première vue, on n'en aperçoit pas bien la raison. Entre le dieu rural, pacifique et bienfaisant, que nous avons décrit jusqu'ici, et l'Héraclès grec, le brillant fils de Zeus, l'impétueux agresseur des monstres, le combattant jamais vaincu et jamais lassé, il n'y a guère de ressemblance

qui frappe les yeux. On peut donc chercher ce qui a motivé cette identification.

Ce n'est peut-être pas une recherche qui soit susceptible de solution positive. Il nous est très difficile de savoir, — je parle en général, et non seulement à propos de mon sujet actuel, — pourquoi les mythographes anciens ont donné tel nom indigène à tel dieu étranger. Quelquefois, ces rapprochements ont été faits par eux à la légère, au petit bonheur presque, et sans qu'ils pussent se douter des tourments qu'ils préparaient ainsi aux exégètes futurs, ni des conclusions excessives où ils allaient les conduire. Quand César dit dans ses *Commentaires*, en parlant des Gaulois, *deum maxime Mercurium colunt*, il est évident qu'il a trouvé, entre le dieu le plus communément adoré en Gaule et le dieu gréco-romain Mercure, certaines analogies, mais quelles sont ces analogies ? et ont-elles réellement l'importance que leur a attribuée César ? César lui-même tenait-il beaucoup à cette affirmation ? Peut-on fonder là-dessus une théorie quelconque de mythologie gauloise ? je n'oserais l'affirmer. Voici, à propos d'un passage de Lucain, où sont nommés les dieux gaulois Teutatès, Esus, Taranis, deux groupes d'explica-

tions émanant des scoliastes antiques : l'un donne les traductions Teutatès = Mercure, Esus = Mars, Taranis = Jupiter ; l'autre : Teutatès = Mars, Esus = Mercure, Taranis = Dispater[1]. Bien certainement des renseignements aussi divergents ne peuvent reposer que sur des comparaisons tout à fait superficielles, sur des remarques très insignifiantes. Il me semble donc qu'il ne faut pas serrer de trop près des identifications de cette espèce ; nous devons avoir le courage d'avouer qu'elles sont souvent arbitraires.

Ici, cependant, peut-être y a-t-il quelques raisons qui peuvent expliquer l'assimilation entre Sancus et Hercule. Les théologiens vaguement érudits qui ont cherché dans les superstitions latines primitives des analogues aux rites grecs, ont pu, par exemple, être frappés de ce fait que Sancus était invoqué dans les serments comme Héraclès en Grèce, et, dès cet instant, déclarer que Sancus était l'Hercule du Latium. Peut-être aussi y a-t-il eu, à l'origine de ce rapprochement, une fausse étymologie, ou, pour mieux dire, un calembour : Héraclès, dans la mythologie grecque, est souvent appelé

1. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, p. 208.

ἀλεξίκακος, « qui détourne les maux » : quoique Cacus (avec la première syllabe longue) n'ait rien de commun avec κακός, mais soit plutôt apparenté à *Caecus* (sombre), il n'est pas inadmissible que quelque demi-savant ait cru voir dans Cacus l'équivalent de κακός, et par conséquent, dans le vainqueur de Cacus, l'équivalent d'Hercule ἀλεξίκακος. Mais surtout, il est probable que la vieille légende latine de la lutte entre le héros et le monstre a dû attirer l'attention des hellénisants : la défaite de Cacus par le dieu de l'*Ara maxima* est tout à fait du même genre que les innombrables défaites de géants ou d'animaux prodigieux par Héraclès. Cette tradition, un peu isolée dans la mythologie latine, prenait par là-même une valeur singulière : si quelque érudit, désireux de donner à la religion romaine ce vernis grec qui avait alors tant de prestige, se demandait où trouver quelque chose qui ressemblât aux victoires fabuleuses sur Antée, sur Géryon, sur Cerbère, etc., il pensait tout de suite à la tradition localisée sur l'Aventin, et c'est pour cela principalement, je crois, que le vieux dieu indigène a reçu le nom d'Hercule.

J'ai parlé d'hellénisation : je ne veux pas dé-

signer par là seulement une importation directe de la Grèce. Il est certain, au contraire, que le contact entre la religion héracléenne et les anciennes croyances latines s'est opéré de plus d'une manière. On sait, d'une manière générale, que les Romains ont reçu par l'Etrurie la première révélation des choses grecques : leur premier roi d'origine étrusque, dans la tradition, Tarquin l'ancien, était fils du Corinthien Démarate, ce qui symbolise clairement le rôle des Etrusques comme intermédiaires entre l'Orient grec et le Latium. Or précisément le culte des Etrusques pour Hercule nous est attesté par de nombreux témoignages à Luna, à Pise, à Cosa, à Caere, à Arretium ; une tradition faisait de Tyrrhénus, l'ancêtre et l'éponyme des Etrusques ou Tyrrhéniens, un fils d'Hercule et d'Omphale. — Au Sud, les Romains se trouvaient également en relations avec des pays fortement hellénisés, où le culte d'Héraclès était très développé : la Sicile, Tarente, Cumes ; dans cette dernière ville, notamment, Hercule était vénéré comme un bienfaiteur local ; on lui attribuait la digue qui séparait le lac Lucrin de la mer Tyrrhénienne, *Herculeo strata labore uia*, comme dit

Properce[1], et c'est à Cumes que semblent avoir été fondus ensemble pour la première fois les éléments grecs et les éléments italiques dont l'amalgame a constitué la légende courante d'Hercule. Ce dieu, comme toutes les divinités grecques, est donc arrivé à Rome à la fois de deux côtés, par le Nord et par le Sud, par l'Etrurie et par la Grande-Grèce, et il est d'autant plus compréhensible qu'ainsi présenté de toutes parts aux imaginations latines, il les ait facilement conquises.

Quand s'est opérée cette introduction de la religion d'Hercule à Rome ? il est, on le comprend, bien difficile de donner en pareille matière une date précise. A vrai dire, les anciens nous en ont conservé une : c'est en 402 av. J.-C., disent les uns, en 399 selon les autres, qu'Hercule aurait été pour la première fois invoqué, avec cinq autres grands dieux, dans un lectisterne ou festin sacré, voué, à l'occasion d'une peste, sur l'ordre des livres Sibyllins. Mais il est plus que probable que cette cérémonie n'a été que la consécration officielle, et non le commencement réel, de l'adoration du nouveau dieu. Le gouvernement romain, en général, n'est pas

1. Prop., III, XVIII, 4.

très disposé à des innovations qui engagent tout l'Etat ; il attend plus volontiers, dans sa prudence conservatrice, que les choses soient mises en train par l'initiative privée, et alors seulement il les fait siennes. Lorsque des particuliers, — surtout les étrangers domiciliés, les plébéiens, les marchands, ceux qui sont en dehors de la vieille cité patricienne, — ont le désir d'offrir un culte à un dieu dont ils ont entendu parler, le sénat les laisse faire, à moins que ce culte ne lui paraisse dangereux pour l'ordre public. Puis, quand ce dieu a fait ses preuves, si j'ose ainsi parler, quand il a conquis un certain nombre d'adorateurs, les pouvoirs publics le reconnaissent comme dieu de l'Etat. C'est ainsi que les choses se sont passées pour presque toutes les divinités, pour la Magna Mater, pour Diana Nemorensis : il a dû en être de même pour Hercule. La date du lectisterne marque donc le moment où la légende héracléenne a reçu le droit de cité, mais son apparition dans le Latium a dû être bien antérieure. Et elle a été progressive. Ce n'est pas un certain jour, ni une certaine année, c'est lentement que le nouveau dieu a établi son autorité à Rome : ce travail insensible d'hellénisation a

peut-être commencé au temps des Tarquins, et peut-être n'a-t-il définitivement triomphé qu'à l'époque des guerres puniques.

Ce travail a eu son influence à la fois sur le culte proprement dit et sur la légende. Le culte a très probablement subi des modifications que malheureusement nous ne connaissons pas très bien, mais dont nous ne pouvons guère mettre en doute la réalité. Il a pris d'abord un caractère plus national et moins privé. Pendant longtemps, le soin de faire des sacrifices à l'*Ara maxima* avait appartenu à deux familles, les Potitii et les Pinarii, qui passaient pour en avoir été chargées par Hercule lui-même : les Potitii, qui s'étaient fait initier les premiers par le dieu, présidaient au sacrifice et recevaient le morceau d'honneur de la victime ; les Pinarii étaient seulement chargés de surveiller l'édifice. Au temps de la guerre de Pyrrhus, dit-on, les Potitii, sur le conseil d'Appius Claudius, abdiquèrent leurs fonctions sacerdotales en faveur du préteur urbain, représentant du gouvernement. Cela ne leur réussit pas : leur race ne tarda pas à périr tout entière, et leur instigateur, Appius Claudius, fut frappé de cécité ; il en prit le surnom de Caecus, « l'aveugle », que ses descendants

gardèrent après lui. Cette anecdote est curieuse à plus d'un titre : elle révèle un effort pour expliquer le surnom de Caecus, porté par une grande famille romaine ; elle manifeste aussi l'intention de montrer, par un exemple édifiant, que les sacrilèges sont toujours punis par les dieux ; enfin et surtout, elle nous présente un cas particulier de cette évolution si importante qui a substitué, dans le domaine religieux comme dans tous les autres, l'autorité de l'Etat à celle de la famille. A l'origine, le culte, comme la justice, comme la morale, est chose domestique, et l'Etat n'est à vrai dire qu'une fédération où diverses familles s'unissent par un lien assez lâche. Puis, peu à peu, le lien se resserre, les attributions de l'Etat empiètent de plus en plus sur les prérogatives privées ; de même que les tribunaux de la cité, appliquant le *ius ciuile*, restreignent et supplantent la juridiction du *pater familias*, de même les *sacra publica* se substituent aux *sacra gentilicia*, tombés en décadence, soit par la négligence des patriciens, soit par toute autre cause fortuite. Le fait a dû se passer pour un grand nombre de cultes : nous le saisissons sur le vif, d'une manière intéressante, pour celui d'Hercule.

En même temps que ce culte devient national, de domestique qu'il était, il se rapproche des cultes grecs. A quelle époque cette transformation s'est-elle faite? Nous n'en savons rien, mais il faut bien qu'elle ait eu lieu. Tite-Live prétend que Romulus, lorsqu'il institua la religion romaine, sacrifia à la plupart des dieux selon le rite romain, à Hercule selon le rite grec. Il est impossible de prendre à la lettre une telle assertion : Tite-Live a simplement projeté dans le passé le plus reculé de Rome, selon son habitude, ce qui existait à son époque. Mais son témoignage n'en est pas moins précieux : il nous apprend que les cérémonies du culte d'Hercule étaient analogues à celles qui se faisaient en Grèce, notamment que les adorateurs avaient la tête nue et non voilée[1]. Cet usage, d'importation étrangère, ne peut être primitif; puisqu'il existe à la fin de la république, c'est que, dans l'intervalle, il s'est introduit à Rome, sans que nous puissions dire quand ni comment. Pour ma part, je serais assez disposé à croire que les trois faits, la substitution du nom d'Hercule à celui de Sancus, celle de l'Etat à la *gens Potitia,*

1. Hercule était, avec Saturne et l'Honneur, le seul dieu auquel les Romains sacrifiassent tête nue.

et celle du rite grec au rite romain, ont dû se produire à peu près en même temps, en prenant le mot dans un sens très large, bien entendu : il ne s'agit pas de faits qu'on puisse dater à une année près.

Tout ne fut pas changé, d'ailleurs, dans le culte dont l'*Ara maxima* était le centre. L'usage d'offrir au dieu une part, une dîme, des richesses trouvées par les particuliers, ou du butin conquis par l'armée romaine, et de célébrer à cette occasion un festin sacré, subsista toujours jusqu'à la fin de la république. Les festins donnés au peuple par Sylla, Lucullus et Crassus, ne sont pas autre chose qu'une extension du *polluctum* primitif. Il faut rattacher à la même origine les temples bâtis en l'honneur d'Hercule par les généraux vainqueurs : par Mummius après la prise de Corinthe, par Paul-Emile après la conquête de la Macédoine, par Lucullus, par Sylla, par Pompée. A cet égard, l'Hercule de l'époque républicaine est bien l'héritier du Sancus archaïque : l'*Ara maxima* voit toujours affluer les offrandes ; seulement ce sont maintenant les offrandes de conquérants riches et glorieux, et non plus celles de quelques pâtres misérables.

Voilà pour le culte proprement dit. Quant à la légende, quant aux croyances, nous ne sommes pas très bien renseignés pour la période qui va des Tarquins aux guerres civiles. Les croyances d'un peuple, dans l'antiquité, s'expriment directement par deux organes : la littérature pour les classes supérieures, et, pour la masse du peuple, les inscriptions, qu'on a spirituellement appelées la littérature des illettrés. Or, pour la période républicaine, les inscriptions sont assez rares, et les œuvres littéraires ne nous sont parvenues qu'à l'état fragmentaire. Nous entrevoyons que sans doute, sous le nom d'Hercule, les ouvrages des poètes primitifs représentaient l'Héraclès grec bien plutôt que le dieu indigène : si quelque tragédie d'Ennius, de Pacuvius, d'Attius, le mettait en scène, ce qui est probable, c'était à coup sûr le fils d'Alcmène que l'on y voyait, le héros opprimé par Héra, l'ami de Thésée et de Philoctète, l'époux infidèle de Déjanire, le vainqueur de l'hydre de Lerne et du lion de Némée. — Parallèlement à cette poésie héroïque ou tragique, se développait une littérature bouffonne, burlesque : Hercule semble y avoir loué un rôle ; nous connaissons un titre d'atel-

lane, *Hercules coactor*, un titre de mime, *les Hercules affamés*. Ceci encore est d'origine grecque. La comédie parodique, le drame satyrique, voire même la tragédie, donnaient souvent à Héraclès une attitude grotesque d'athlète vorace, ivrogne et stupide : qui ne se souvient de l'épisode si savoureux du repas d'Héraclès dans l'*Alceste* d'Euripide ? Ces deux aspects du héros grec, l'aspect épique et glorieux, et l'aspect familier et comique, semblent bien s'être reflétés tous deux dans la littérature latine du IIe siècle avant notre ère. — Enfin, il est probable que, vers le même temps, les « grammairiens » appliquaient à Hercule leurs procédés ordinaires. Ils fondaient, tant bien que mal, les données des superstitions latines avec celles de la mythologie grecque. Ils essayaient de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Ils comptaient les femmes et les fils d'Hercule : de Fauna, il aurait eu Latinus ; d'Acca Larentia, Palas, éponyme du mont Palatin ; de Rhea, Aventinus ; d'une nymphe, Fabius ; d'une femme sabine, Acron, roi de la ville de Caecina ; d'une autre, Sabus ou Sabinus, etc. Ils tâchaient aussi de préciser les traditions vagues ou indécises. J'ai parlé du rapport entre Jupiter et Hercule : pour

les érudits hellénisants, Hercule est le fils de Jupiter, et le consécrateur du temple de Jupiter Inventor, après que son père lui a fait retrouver les vaches volées par Cacus. Les relations d'Hercule avec Evandre, avec Faunus, avec Bona Dea, ont pris également à cette époque une forme plus arrêtée.

Tout ce travail de classification et d'adaptation, nous ne pouvons pas le suivre étape par étape : nous en voyons seulement l'aboutissement dans les grandes œuvres littéraires du siècle d'Auguste, sur lesquelles j'insisterai un peu plus, parce qu'elles expriment, sous une forme parfois très remarquable, l'idée qu'on se faisait alors d'Hercule : elles sont les résultantes des croyances romaines transformées par l'influence grecque, et à leur tour elles ont agi sur les croyances des âges postérieurs, par le prestige que leur a donné leur mérite artistique. Un historien latin, Tite-Live, un historien grec, Denys d'Halicarnasse, des poètes élégiaques, Properce et Ovide, le grand poète épique surtout, Virgile, ont, entre autres, à peu près en même temps, parlé d'Hercule, et il n'est pas sans intérêt de chercher ce qu'est devenue dans leurs ouvrages la légende de ce héros.

Le récit de Tite-Live est bien connu. Il est remarquable par son caractère évhéméristé : je veux dire que les personnages y sont ramenés à des proportions purement humaines, qui les rendent peut-être vraisemblables, mais moins frappants, et, somme toute, au point de vue légendaire, moins vrais. Hercule est un voyageur qui passe dans le Latium, poussant devant lui un troupeau de bœufs, dont il s'est emparé après avoir tué leur propriétaire, Géryon. Comme la vallée, entre l'Aventin et le Palatin, est couverte de beaux herbages, les bœufs se mettent à paître, et leur conducteur, qui a bien bu et bien mangé, s'endort d'un épais sommeil. Pendant ce sommeil, Cacus, — non pas le Cacus farouche et mystérieux du folk-lore latin, mais un pâtre de la contrée, — vient lui voler une partie de ses bestiaux. Il les cache soigneusement, mais ne peut les empêcher de mugir, ce qui révèle à Hercule le lieu de la cachette. Hercule tue alors Cacus, puis il fait connaissance d'Evandre, un vieux roi grec, qui est venu s'installer sur le Palatin, et qui a appris à lire aux bergers d'alentour. Cet Evandre n'est pas du tout un chef barbare, comme nous pourrions nous le figurer : c'est un bon homme, un brave homme,

qui doit son autorité plus au respect qu'inspirent ses vertus qu'à son pouvoir même. Il est le fils d'une prophétesse, Carmenta, qui passe pour une déesse : on n'en est pas bien sûr *(diuinitate credita)*. Averti par les prédictions qu'il a reçues d'elle, il reconnaît dans l'étranger de passage le divin Hercule, et, en même temps qu'il le salue de son nom et de son titre, il lui annonce que bientôt viendra la fin de ses travaux, sa mort et son apothéose. A part ce dernier détail, tout le reste du récit est, comme on peut le voir, une anecdote pure et simple, racontée d'une manière assez vivante et assez agréable (c'est là le mérite de l'art de Tite-Live), mais où l'on ne reconnaît guère ce qui fait le caractère essentiel des traditions primitives, l'étrange et le surhumain. On a dit que Tite-Live, avec de belles légendes, faisait de mauvaise histoire : disons au moins que la légende d'Hercule se réduit entre ses mains à un épisode assez banal.

Encore conserve-t-elle chez lui une couleur relativement latine et champêtre. Si, pris en lui-même, Tite-Live nous paraît bien mal sentir ce qu'il y a de plus original dans les anciens mythes, on est un peu plus indulgent pour lui

quand on le compare aux érudits grecs de son époque, par exemple à Denys d'Halicarnasse[1]. Cette fois, Hercule n'est ni un dieu ni un pâtre, mais un général, qui revient de soumettre l'Espagne, et que le mauvais temps oblige de séjourner en Italie, avec son armée de terre, en attendant l'arrivée de sa flotte. Un roi indigène, Cacus, s'empare de son camp pendant la nuit : Hercule l'assiège dans sa forteresse, et le tue. Il partage l'ancien royaume de ce Cacus entre Evandre, roi des Arcadiens, et Faunus, roi des Aborigènes, puis il fonde dans le Latium une colonie composée de Phénéates, d'Epéens et de Troyens : ceux-ci accueilleront amicalement, un peu plus tard, leurs compatriotes amenés par Enée. Hercule laisse également deux fils dans le Latium, Palas, et Latinus, que Faunus adopte. Partout des rois, comme on voit, et des armées, et des forteresses, une histoire pseudo-politique et militaire, analogue à ce que pourrait être celle d'Alexandre, de César et d'Auguste : rien de merveilleux, rien de national, rien de spontané. L'évhémérisme sévit ici sous sa forme la plus odieusement pédantesque, sans nul sentiment du primitif.

1. Dion. Halic., I, LI, sqq.

Chose singulière, les poètes sont ici plus vrais que les historiens : ils sont moins éloignés des anciennes légendes, et ne se croient pas obligés de les déguiser sous un vêtement prétendu historique. Ovide, dans les *Fastes*, parle à plusieurs reprises d'Hercule, d'Evandre et de Cacus ; nous n'avons pas, il est vrai, la partie de son poème dans laquelle il comptait traiter du mois d'août, et par conséquent de la fête officielle d'Hercule ; mais dans les six livres qu'il a composés, Hercule revient déjà assez souvent, et la mention qu'il en fait est accompagnée de détails qui ne sont pas dénués d'intérêt. C'est d'abord à propos des fêtes en l'honneur de Carmenta, mère d'Evandre[1] : il raconte incidemment l'épisode d'Hercule, et n'oublie pas de faire ressortir l'aspect suprahumain de Cacus, sa taille gigantesque, les flots de feu et de fumée qui sortent de sa gorge, mêlés à des jets de sang, lorsqu'Hercule l'écrase de sa massue noueuse. Ailleurs Ovide rappelle la protection d'Hercule s'étendant sur la *gens Fabia*, et, lorsque tous les membres valides de cette famille sont allés combattre pour Rome à la Crémère, sauvant un seul rejeton afin que le

1. Ov., *Fast.*, I, 543 sqq.

nom ne périsse pas[1]. Ailleurs il attribue à Hercule la suppression des sacrifices humains[2] : on aurait eu l'habitude, avant sa venue dans le Latium, de jeter dans le Tibre des vieillards âgés de plus de 60 ans; Hercule aurait fait cesser ce rite barbare, et aurait remplacé les victimes humaines par des bonshommes de paille (il est aisé de reconnaître dans ces mannequins quelque chose d'analogue au Carnaval, etc.). Ailleurs enfin, se souvenant (et peut-être un peu trop) qu'il est le poète des *Amours* et de l'*Art d'aimer*, Ovide raconte sur Hercule, Omphale et Faunus, une anecdote très croustillante, *antiqui fabula plena ioci* : Hercule et Omphale changent de vêtements, et ce déguisement cause à Faunus, qui est amoureux d'Omphale, une très pénible désillusion[3]... Mais cette fable sort de la mythologie latine, en même temps que de la décence !

Moins brillant qu'Ovide, moins léger, Properce, dans une de ses dernières élégies[4], a touché aussi à la légende d'Hercule, avec

1. Ov., *Fast.*, II, 235 sqq.
2. Ov., *Fast.*, V, 629 sqq.
3. Ov., *Fast.*, II, 305 sqq.
4. Prop., IV, IX.

beaucoup de pittoresque et une curieuse précision de détails. Il est frappé en particulier du contraste entre l'aspect sauvage que la vallée Murcia avait alors et celui qu'elle a pris par la suite : il décrit les marais du Vélabre, où s'élèveront plus tard les bâtiments de la grande ville, et met dans la bouche d'Hercule cette chanson à la fois rustique et épique si savoureuse : « Allez, mes bœufs ; allez, bœufs d'Hercule, dernière conquête de notre massue, deux fois gagnés par moi ; allez, mes bœufs, que vos longs beuglements consacrent le pâturage, où sera un jour le célèbre Forum des Romains. » Surtout Properce, qui est, comme ses modèles alexandrins, un poète très érudit, insiste sur un détail du culte d'Hercule : pourquoi ce culte, pourquoi l'accès de l'*Ara maxima*, est-il interdit aux femmes ? L'exégèse moderne n'est pas embarrassée quand elle rencontre de pareilles prohibitions : elle y voit des faits de tabou clannique. La femme, comme l'esclave, est en dehors du clan ; elle ne peut donc être initiée au culte du clan sans sacrilège. Mais les anciens, naturellement, ne pouvaient raisonner ainsi : pour rendre compte de ces interdictions rituelles, ils imaginaient des fables étiologiques.

Celle que rapporte Properce est amusante dans sa naïveté. Après son combat, Hercule est bien fatigué, il a grand soif, et ne trouve pas de sources. Il y en a une pourtant, dans un bois sacré, près d'un temple, où les femmes célèbrent les mystères de Bona Dea. Il les entend chanter et rire, s'approche, tout sale, la barbe desséchée et poussiéreuse, leur demande un peu d'eau par pitié. La prêtresse le chasse : un homme ne peut entrer dans le domaine de Bona Dea. Hercule, irrité, enfonce la porte, se désaltère, et, encore furieux, déclare qu'il va instituer en ces lieux un autel dont les femmes, par représailles, ne pourront approcher. C'est une explication des deux cultes parallèles, et également restreints à un seul sexe, d'Hercule et de Bona Dea, explication bien superficielle, sans doute, mais qui a au moins le mérite de faire que la poésie de Properce, par ses racines, plonge en plein terroir latin.

Lorsqu'Ovide écrivait les *Fastes*, lorsque Properce composait l'élégie que je viens d'analyser, tous deux avaient devant les yeux l'admirable épisode d'Hercule dans le VIIIe livre de l'*Enéide*, qui est le plus glorieux titre de

noblesse de la légende d'Hercule dans la poésie latine[1]. Le VIIIe livre a dû être, pour les lecteurs de Virgile et pour Virgile lui-même, un des plus importants de son poème : le IIe et le IVe sont plus pathétiques, le VIe a plus d'intérêt philosophique, mais le VIIIe est celui où est le plus fortement marqué le caractère national. Ce n'est plus Troie, ni Didon, ni les Enfers : c'est Rome même, les lieux du moins où elle sera, et le Latium, avec tous ses souvenirs légendaires. Hercule ne peut manquer d'y figurer. Lorsqu'Enée et ses compagnons arrivent au pied de l'Aventin, ils trouvent Evandre et ses sujets en train de célébrer par un festin le culte d'Hercule : Evandre raconte à son hôte l'exploit dont ce festin commémore le souvenir, et toute l'histoire de Cacus et d'Hercule. Ce récit célèbre, qui était autrefois dans toutes les mémoires, a été ingénieusement analysé par M. Bréal, à une époque où l'on ne croyait pas encore que l'érudition dût interdire le goût littéraire. Seulement M. Bréal, préoccupé de sa thèse de mythologie comparée, a surtout cherché dans Virgile des rapprochements avec des fables analogues chez d'autres peuples, notam-

1. Virg., *Æn.*, VIII, 175 sqq.

ment avec les hymnes védiques qui chantent le combat d'Indra et de Vritra. Il paraît que Virgile est étonnamment voisin des Védas : c'est possible, mais il me paraît d'une méthode plus sûre de rechercher, non ces analogies fortuites, mais les éléments que Virgile a sciemment et volontairement utilisés dans sa poésie.

Elle me semble avant tout, comme celle de Properce, plus que celle de Properce encore, appuyée sur une connaissance très précise et un respect très pieux des antiquités religieuses de Rome. Le festin auquel Evandre invite Enée, c'est « le sacrifice annuel qu'il est défendu de différer », le prototype du *polluctum*. On y immole un bœuf, dont on ne jette pas les entrailles comme dans les autres cultes ; elles sont mangées avec le reste de la victime. Les assistants sont tête nue, avec des couronnes de peuplier. Evandre remplit la coupe consacrée, dans laquelle Hercule a bu lui-même. Le festin comprend deux parties distinctes. Le nom des familles sacerdotales, des Potitii et des Pinarii, de même que celui de l'*Ara maxima*, sont explicitement prononcés par Evandre, qui a bien soin de justifier le culte qu'il rend à Hercule : ce n'est pas une dérogation à la reli-

gion traditionnelle, une innovation non fondée, *uana superstitio ueterumque ignara deorum*; c'est un juste tribut de reconnaissance pour un service rendu. Tous ces détails témoignent de l'attention scrupuleuse qu'apporte le poète à ne rien changer, à ne rien omettre, dans les données que lui fournit le rite national.

De même aussi, il conserve à la légende proprement dite son véritable caractère. Il la revêt d'une forme très poétique; la beauté, l'énergie de la description lui appartient en propre : mais ce qu'il décrit est bien ce que racontaient les anciennes traditions. Cacus est bien le géant énorme et velu, le brigand rapace et meurtrier, auquel les imaginations romaines étaient habituées : fils de Vulcain, il touche aux dieux par son origine; et en même temps, quand nous le voyons, pour échapper à la poursuite furieuse d'Hercule, vomir des tourbillons de fumée, et remplir sa caverne d'un épais brouillard où brillent dans la nuit quelques rouges étincelles, nous nous sentons tout voisins des phénomènes éruptifs que cette légende a symbolisés à l'origine. De même, c'est bien sur l'Aventin, et non sur quelque montagne banale, que se passe la scène du

combat : le site nous est décrit avec autant de précision que d'énergie. Tout est localisé, particularisé, franchement latin.

Vers la fin, cependant, Virgile se permet une excursion dans la mythologie grecque. Lorsque le festin est terminé, deux chœurs de prêtres, l'un de jeunes gens, l'autre de vieillards (ce détail est encore emprunté au culte réel de l'*Ara maxima*), chantent les exploits du dieu, et cette fois ce sont les exploits de l'Héraclès hellénique : sa victoire, dès sa naissance, sur les serpents envoyés par Héra, la prise de Troie et d'Œchalie, et les travaux imposés par Eurysthée. « C'est toi, ô invincible, qui as immolé de ta main le peuple monstrueux des enfants de la nue, et Hylée, et Pholus ; c'est toi qui as tué le taureau de Crète, et le lion gigantesque des rochers de Némée. C'est toi qu'ont redouté les marécages du Styx, et Cerbère, couché dans son antre sanglant, sur des ossements à demi rongés. Nul fantôme n'a pu t'effrayer, ni Typhée, brandissant ses armes ; tu n'as point été troublé en te voyant entouré des mille têtes de l'hydre de Lerne. Salut, vrai fils de Jupiter, nouvelle gloire des dieux ; viens, propice, nous visiter, et assister à ton sacrifice. » Puis, comme s'il

avait un scrupule, comme s'il craignait de laisser oublier le mythe indigène dont il a déjà tant parlé, Virgile ajoute qu'après cela, les prêtres célèbrent la victoire d'Hercule sur Cacus. — On voit avec quel art consommé, avec quelle magnificence de langage aussi, Virgile a su reprendre et fondre ensemble les données de la religion romaine et celles de la religion grecque. Ce qu'il y a de plus spécial, de plus strict, dans le rite de son pays, est recueilli dans son récit avec un soin vraiment filial ; les souvenirs éclatants de la mythologie hellénique ne viennent que plus tard, comme surcroît et parure. Le rapprochement des deux inspirations ne produit d'ailleurs aucune espèce de disparate, et cette parfaite unité, en même temps qu'elle nous fait admirer la souveraine harmonie de la poésie virgilienne, nous montre jusqu'à quel point, et de quelle manière, l'assimilation s'est opérée alors entre les éléments latins et les éléments grecs de la légende : les seconds, malgré leur prestige, n'ont pas éliminé les premiers ; ils les ont recouverts sans les détruire, et, sous son étincelant décor hellénique, la religion d'Hercule est bien à Rome une religion nationale.

III

C'est justement là ce qui va lui assurer, sous l'Empire, une survivance de longue durée. Parce qu'elle a de fortes attaches dans le vieux fonds romain, elle va persister, en prenant d'ailleurs des formes diverses, à toutes les époques et à tous les étages de la société.

Pour les gens du peuple, Hercule reste toujours ce qu'il a été dès l'origine, avant même de prendre ce nom d'Hercule, le dieu favorable et protecteur, qui étend sur tous les actes de la vie sa bienveillance familière. Les inscriptions lui donnent souvent les noms de *Tutor*, *Defensor*, *Conseruator*. Il préside aux bains des villes comme à la fécondité des campagnes, aux serments comme aux mariages, aux voyages comme aux songes. Les soldats employés dans les carrières adorent un *Hercules saxanus*, les commerçants un *Hercules ponderum* (souvent associé à Mercure), les poètes un *Hercules Musarum*. Dieu guérisseur, il est appelé *Salutaris*, *Salutifer*. Comme il exauce volontiers les vœux qu'on lui adresse, on l'adore sous les vocables d'*Hercules impetrabilis*, *com-*

pos, *respiciens*. En particulier il est le dieu qui fait découvrir les trésors cachés, et c'est à ce titre que son nom se trouve dans un passage bien connu, où Horace met en scène les convoitises d'un petit propriétaire campagnard : « Oh! si quelque hasard me montrait un pot rempli d'argent, comme à ce paysan qui put, après sa trouvaille, acheter le champ qu'il avait labouré pour le compte d'autrui, enrichi par l'amitié d'Hercule[1]! » Je cite ce passage parce qu'il nous atteste le genre de piété que l'on a dans le peuple pour Hercule : ce n'est pas un dieu majestueux et dédaigneux, que l'on contemple de loin ; c'est, comme Mercure, avec qui il a beaucoup d'analogies, un dieu serviable et complaisant, en qui l'on a confiance, avec qui l'on se sent à l'aise, d'autant plus qu'on doit lui donner sa part du trésor qu'on a trouvé grâce à lui : cette sorte d'association commerciale le met tout près de ses adorateurs; son prestige en souffre peut-être, mais sa popularité ne fait par contre qu'y gagner.

Dans les cercles instruits et intelligents, Hercule joue un rôle plus relevé, et non moins

1. Hor., *Sat.*, II, VI, 10-13.

important. J'empruntais tout à l'heure un témoignage aux *Satires* d'Horace, qui reflètent si fidèlement les propos et les croyances populaires, mais ailleurs, dans les *Odes* ou dans les *Epîtres*, on pourrait trouver ce que j'appellerai la conception intellectuelle et morale d'Hercule, celle que s'en faisaient, non plus la foule, mais les gens capables de réfléchir. Dans la belle ode où il trace un portrait si noble de l'homme juste et persévérant, immuable au milieu même des ruines de l'univers, Horace ajoute : « C'est par de telles vertus que Pollux et Hercule atteignirent à grand peine les citadelles célestes[1] ». Ailleurs, Hercule figure, avec Romulus, Bacchus et les Dioscures, parmi les héros qui, longtemps persécutés par l'envie, ont fini par conquérir le ciel à force d'exploits et d'œuvres utiles au genre humain[2]. Hercule nous apparaît ici comme un des types de l'énergie infatigable et victorieuse.

Cette idée n'était pas absolument nouvelle ni absolument romaine. La littérature grecque avait déjà célébré en Héraclès la force souveraine de la volonté. Tout le monde se rappelle l'allégorie in-

1. Hor., *Carm.*, III, III, 9-10.
2. Hor., *Ep.*, II, I, 10 sqq.

génieuse de Prodicos, rapportée par Xénophon : Héraclès, placé entre la Volupté et la Vertu, entendant les invitations de l'une et de l'autre, ébranlé un moment par les séduisantes promesses de la première, mais se ressaisissant et préférant à tout les âpres jouissances du devoir accompli. Mais, si les Romains n'ont pas inventé cette interprétation édifiante de la légende d'Hercule, ils s'en sont emparés avec empressement, l'ont répétée et développée à plaisir : elle convenait si bien à leur tendance moralisante, à leur conception, forte et rude, de la vertu ! Dans le stoïcisme romain, qui, comme on le sait, n'est guère qu'une prédication ou une direction de conscience, Hercule est souvent proposé comme un modèle de vigueur morale. Sa fière résignation à des ordres injustes, son courage au milieu des périls, son opiniâtreté à travailler et lutter sans cesse, le caractère utile, bienfaisant, humanitaire, de ses exploits, toutes les qualités qui ressortent de sa légende, sont faciles à commenter dans le sens stoïcien. On peut même dire que, pour un moraliste comme Sénèque, il y a trois manières de présenter l'idéal de la perfection stoïcienne : en tracer un tableau général et abstrait, cher-

cher un exemple dans l'histoire romaine (et alors c'est Caton qui est cité de préférence), ou enfin prendre un exemple mythologique (et dans ce cas, c'est Hercule qui est choisi le plus souvent). Hercule partage donc avec Caton l'honneur d'incarner le « sage » du stoïcisme.

C'est cette conception qui, encore aujourd'hui, donne un certain intérêt à des œuvres pourtant bien déclamatoires, aux deux tragédies où Sénèque a représenté, d'abord le délire homicide d'Hercule, et, plus tard, sa mort et son apothéose. Dans la première surtout, l'*Hercule furieux*, la parfaite conformité du héros thébain avec les règles de la vertu morale est sans cesse soulignée. Junon elle-même, si irritée contre Hercule, ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il met beaucoup d'empressement à recevoir les ordres qu'elle lui envoie, *laetus imperia excipit*, ce qui est un des devoirs les plus éloquemment prêchés par le stoïcisme. Ces ordres, d'ailleurs, que la légende dépeint si cruels et si injustes, ces douze travaux imposés l'un après l'autre au robuste courage du lutteur, qu'est-ce, sinon autant d'épreuves par lesquelles le destin exerce cette âme d'élite ? et la femme d'Hercule, Mégare, formule très nette-

ment la théorie stoïcienne de l'épreuve en disant : « Supprimez les ordres tyranniques, que deviendra la vertu ? » *(imperia dura tolle, quid uirtus erit?)*. Malgré ces durs labeurs, on ne peut pas plaindre le héros : « Là où vous voyez du courage, dit son père Amphitryon, il n'y a pas de malheur » *(quemcumque fortem uideris, miserum neges)*. Ainsi parlent, au sujet d'Hercule, les divers personnages du drame, et leur langage est inspiré du plus pur esprit stoïcien. Celui d'Hercule lui-même ne l'est pas moins, notamment lorsqu'il adresse aux dieux cette prière après avoir tué son ennemi, le tyran Lycus : « Plût au ciel que je pusse offrir en libation le sang de ce bandit ! jamais liqueur plus agréable n'aurait teint l'autel. Il n'y a pas de victime plus précieuse aux yeux de Jupiter qu'un tyran... Je vais formuler des vœux dignes de Jupiter et de moi-même. Que le ciel, la terre et l'air gardent leur équilibre ; que les astres accomplissent sans heurt leur course éternelle ; qu'une profonde paix nourrisse les hommes ; que le fer ne serve qu'aux innocents travaux des champs, et que les épées restent au fourreau ; que nulle tempête violente ne trouble la mer ; que nul feu ne soit lancé par la

colère de Jupiter ; que nul torrent grossi par les neiges hivernales n'entraîne les moissons arrachées. Plus de poisons, plus d'herbes gonflées d'un suc mortel, plus de tyrans féroces et barbares. Si la terre a encore à produire quelque monstre, qu'elle se hâte, pour que je puisse le vaincre... » Immédiatement après cette belle prière, — prière philosophique et non mythologique, où l'adhésion à l'ordre du monde, l'aspiration vers la paix et le bonheur de l'humanité, s'expriment si éloquemment, — Hercule est, comme dans le mythe grec, saisi d'une folie envoyée par Junon, au cours de laquelle il tue sa femme et ses enfants. A son réveil, il veut se tuer : ce qui l'en empêche, ce ne sont pas tant les supplications de son vieux père que les exhortations, toutes stoïciennes encore, de son ami Thésée : « Relève-toi, brise l'étreinte du malheur de ton élan accoutumé. Ressaisis cette âme supérieure à tous les maux. » Il suit ce conseil, et, en se résignant à vivre, il marque fortement qu'il remporte sur lui-même une victoire bien plus grandiose que toutes celles qui lui ont assujetti les monstres les plus terribles.

Dans l'*Hercule sur l'Œta*, les intentions philosophiques ou morales sont moins apparentes :

elles ne sont pas absentes pourtant ; je n'en veux pour preuve que ces paroles d'Hercule à sa mère au moment de monter au ciel : « Cesse tes pleurs, qui ne conviendraient que pour un fils sans gloire. Le deuil est pour les lâches. Le courage va au ciel, la crainte à la mort. » — On a souvent critiqué cette façon d'habiller Hercule en stoïcien. Il est très certain qu'au point de vue de la pure mythologie, un langage qui rappelle si bien les *Lettres à Lucilius* est un véritable anachronisme. Cependant cette prédication philosophique, mise dans la bouche d'Hercule ou de son entourage, n'est ni sans grandeur ni sans chaleur. L'interprétation philosophique des travaux héracléens a d'ailleurs été reprise par des poètes modernes beaucoup moins déclamateurs que Sénèque. Le majestueux et émouvant poème des *Ecuries d'Augias*, où Sully-Prudhomme a célébré Hercule et sa main « puissante et juste », où il lui a fait prononcer ces paroles fièrement philanthropiques :

Et, n'eussé-je purgé ni les monts ni les bois,
Je me croirais meilleur que vous tous à la fois,
Si, sur votre parole, au plus ignoble ouvrage,
J'ai pour le bien d'un peuple exercé mon courage,

ce poème n'est-il pas un écho lointain des

professions de foi stoïciennes qu'on admirait au temps de Néron ? et, tout récemment encore, l'Héraclès de M. Jules Bois, le héros émancipateur, ouvrier du progrès et de la liberté (voire même de la libre pensée), est-il si distant de l'Hercule de Sénèque ? — Mais, bonne ou mauvaise, peu importe, cette manière de comprendre Hercule s'accorde si bien avec les dispositions les plus profondes du caractère romain que l'on s'en explique aisément le durable succès. Par elle, la légende d'Hercule est demeurée pour les classes lettrées de l'Empire quelque chose de vivant, d'agissant ; elle y a gagné une singulière dignité, puisqu'elle est devenue le véhicule des préceptes d'énergie, de résignation, de dévouement, de juste orgueil, en un mot des notions les plus essentielles de la morale latine.

Nous avons vu ce qu'était Hercule à l'époque impériale, d'abord chez les petites gens, puis chez les lettrés et les philosophes : montons encore plus haut, et demandons-nous ce qu'était Hercule pour les Empereurs. Il semble que, de bonne heure, on ait eu l'idée d'établir un rapprochement entre l'apothéose d'Hercule et celle du prince. Hercule n'est pas un dieu, à propre-

ment parler, c'est plutôt un demi-dieu ou un héros divinisé, un homme qui a mérité, par les grandes choses qu'il a faites et par les services qu'il a rendus, d'être admis dans l'Olympe. Au fond, la différence n'est pas grande entre un tel personnage et Auguste, par exemple, Auguste, à qui le sénat a décerné les honneurs divins, et que la flatterie ou la reconnaissance placent d'avance parmi les immortels. Aussi n'est-on pas surpris de voir la comparaison indiquée par les poètes officiels, notamment par Horace[1], non plus que de lire souvent, sur les monuments ou les monnaies, le nom d'Hercule parmi ceux des divinités protectrices de l'Empereur : *Hercules Augustus, Hercules comes, consecrator, custos, defensor, inuictus*, etc. Vers le milieu du IIe siècle après J.-C., une parenté plus complète commence à s'établir entre la personnalité de l'Empereur et celle du dieu : Hadrien se fait représenter en Hercule, et après lui Commode, Septime-Sévère, Caracalla, Postume, etc. Mais c'est surtout à la fin du IIIe siècle qu'Hercule joue dans la religion impériale un rôle considérable. Lorsque Dioclétien associe à son pouvoir son lieutenant Maximien, il éprouve le

1. Hor., *Carm.*, III, XIV, 1; IV, V, 36.

besoin, pour donner à leur commune autorité une consécration plus respectable, de la mettre sous un double patronage céleste : il prend lui-même le nom de *Iouius* et fait prendre à Maximien celui d'*Herculius*. Ce choix même est symbolique. Hercule, fils de Jupiter, dépend de lui et le respecte : ainsi Maximien doit obéissance et déférence à son collègue. Jupiter est surtout le dieu intelligent, qui conçoit et commande, Hercule le dieu fort qui agit et travaille : ainsi à Dioclétien appartient la pensée directrice, à Maximien l'exécution[1]. Hercule et Jupiter deviennent donc, non seulement les protecteurs, mais aussi les modèles des deux souverains; ceux-ci en sont, pour ainsi dire, les incarnations terrestres.

Dans ces conditions, on s'explique que Jupiter et Hercule soient particulièrement invoqués dans la littérature officielle de l'époque : leurs noms, joints ensemble, reviennent très souvent dans les premiers *Panégyriques*[2]. On s'explique également que la littérature chrétienne, par contre-coup, s'en prenne tout spécialement à ces deux divinités, et là est une des grandes

1. *Paneg.*, II, 4 et 7.
2. *Paneg.*, II, 1, 4, 11, 13; III, 3, 14, 16; IV, 8, 16; V, 4.

différences qui séparent les deux apologistes chrétiens de la fin du IIIe siècle et du début du IVe, Arnobe et Lactance. Arnobe, qui écrit en Afrique, pour la foule, attaque pêle-mêle tous les dieux, et de préférence ceux qui sont les plus populaires à son époque et dans son milieu, les dieux d'origine orientale : les détails qu'il nous donne sur leurs cultes bizarres et leurs mythes peu connus, font la joie des historiens modernes. Lactance, au contraire, qui veut convertir l'aristocratie dirigeante, néglige les dieux exotiques ; il vise, en général, ceux de l'Olympe gréco-romain, parce qu'il est de goût très classique, mais surtout Jupiter et Hercule, parce que ce sont les dieux des souverains[1]. Ainsi, ennemis comme flatteurs des Empereurs nous attestent simultanément la grande place que Jupiter et Hercule tiennent dans le culte officiel.

Un peu plus tard, Dioclétien et Maximien s'adjoignent de nouveaux collaborateurs : Galère, le lieutenant de Dioclétien, devient *Iouius* comme son chef; Constance Chlore, sous les ordres de Maximien, prend comme lui le surnom de *Herculius*. De ce côté il se fonde une

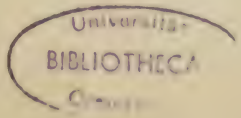
1. Lact., *Inst. Diu.*, I, 9-11.

véritable dynastie. Le fils de Constance, Constantin, épouse l'une des filles de Maximien, et est ainsi doublement *Herculius*, par son père et par son beau-père : le panégyriste qui nous a laissé le récit de ce mariage salue avec joie la série ininterrompue « d'empereurs toujours Herculiens »[1] qui doit naître de cette union.

Mais cette espérance, au moment même où il la formule, est déjà réduite à néant. Je n'ai pas ici à retracer les luttes très compliquées qui se sont livrées entre les candidats à l'Empire entre 306 et 312, dont les *Panégyriques*, les pamphlets chrétiens et les monnaies nous permettent de reconstituer les principales péripéties[2]. Je rappelle seulement que Constantin, en rompant avec son beau-père Maximien, rompt également avec le culte d'Hercule, dont celui-ci était le représentant, et que la guerre politique se double, en quelque sorte, d'une guerre de religion. Constantin, en quête d'un patron céleste, semble un moment vouloir adopter Apollon ; on peut croire qu'il va dresser

1. *Paneg.*, VI, 2 ; cf. § 8 et 11.

2. On me permettra de renvoyer à mon *Lactance* et à mes *Derniers écrivains profanes*. Quant aux monnaies de l'époque constantinienne, elle vont être étudiées d'ici peu à ce point de vue dans un ouvrage de M. J. Maurice.


Universitas
BIBLIOTHECA

une monarchie apollinienne contre la monarchie herculienne[1]. Puis il renonce à cette tentative pour se tourner du côté des Chrétiens, et c'est alors qu'il remporte sa victoire décisive. L'importance, religieuse autant que politique, de son succès, n'échappe point aux contemporains : les orateurs officiels en parlent, en termes vagues il est vrai, à cause des convenances protocolaires ; plus franc ou plus hardi, Lactance voit, dans la défaite des compétiteurs de Constantin, la chute du culte impérial de Jupiter et d'Hercule : « Où sont ces surnoms, hier encore si illustres et si glorieux dans tout l'univers, de Joviens et d'Herculiens, ces surnoms adoptés d'abord par Dioclétien et Maximien, et passés ensuite à leurs successeurs ? le Seigneur les a détruits et jetés à terre[2] ! »

Ces paroles sonnent le glas du culte d'Hercule : il subsiste encore, il traîne un semblant de vie pendant le cours du IVe siècle, comme celui de tous les dieux gréco-romains, toléré par Constantin, sournoisement persécuté par son fils, artificiellement relevé par Julien, languissant peu à peu sous les derniers empereurs

1. *Paneg.*, VII, 21-22.
2. Lact., *De mort. persec.*, 52, 3.

d'Occident. En réalité il n'a plus d'importance depuis la victoire de Constantin. Il a eu du moins l'honneur d'avoir sa part, la première part, dans la bataille suprême de la mythologie officielle contre le christianisme triomphant. Le nom d'Hercule reste associé aux derniers efforts du paganisme impérial comme aux plus lointaines croyances de la population rustique du Latium, au crépuscule de la religion romaine comme à son aurore.

La légende que nous avions à étudier a donc joué un rôle considérable dans l'histoire de Rome : elle s'y retrouve toujours et partout, mais elle s'y retrouve avec des caractères différents, avec une variété d'incarnations qui justement en a assuré la vitalité durable. Le dieu mystérieux et incertain de l'*Ara maxima* antéhistorique, le dieu hellénisé de l'époque républicaine, l'Hercule poétique de Virgile, l'Hercule familier des petites gens, l'Hercule philosophe et stoïcien de Sénèque, l'Hercule impérial de Dioclétien et de Maximien, sont autant d'épreuves, sans cesse renouvelées, sans cesse adaptées aux circonstances, d'une figure qui par là-même conserve un singulier ascendant. Et ainsi, c'est la société romaine

elle-même, aux divers stades de son développement, qui se découvre à nous dans cette trop rapide histoire qu'on pourrait intituler « l'évolution d'un dieu ».

Chalon-sur-Saône, imprimerie française et orientale E. Bertrand

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

NOV 18 '31

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque d'Études

SÉRIE IN-8°

I. LE RIG-VÉDA et les origines de la mythologie indo-européenne, par Paul Regnaud. Première partie, in-8 ..... 12 fr.

II. LES LOIS DE MANOU, traduites par G. Streehly. In-8 ..... 12 fr.

III. COFFRE A TRÉSOR ATTRIBUÉ AU SHOGOUN IYÉ-YOSHI (1838-1853). Étude héraldique et historique, par L. de Milloué et S. Kawamoura. In-8, figures ..... 10 fr.

IV. RECHERCHES SUR LE BOUDDHISME, par Minayeff, traduit du russe par Assier de Pompignan. Introduction par Em. Senart. In-8 ..... 10 fr.

V, VI. VOYAGE DANS LE LAOS, par Étienne Aymonier, 2 vol. in-8, avec 54 cartes ..... 32 fr.

VII. LES PARSIS. Histoire des communautés zoroastriennes, par D. Menant. Première partie. In-8, fig. et 21 planches ..... 20 fr.

Couronné par l'Académie Française — Prix Marcellin Guérin.

VIII. SI-DO-IN-DZOU, Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon (Bouddhisme japonais), d'après le commentaire de M. Horiou Toki, supérieur du temple de Mitani-Dji. Traduit du japonais par S. Kawamoura. Introduction et annotation, par L. de Milloué. In-8, 18 planches et reproduction fac-similé du texte ..... 15 fr.

IX. LA VIE FUTURE, d'après le mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions, par N. Sœderblom. In-8 ..... 7 fr. 50

X, XI. HISTOIRE DU BOUDDHISME DANS L'INDE, par H. Kern, professeur à l'Université de Leyde. Traduit par M. Gédéon Huet. 2 vol. in-8 ..... 20 fr.

XII. BOD YOUL ou TIBET, le Paradis des Moines, par L. de Milloué. In-8, planches ..... 12 fr.

XIII. LE THÉATRE AU JAPON, ses rapports avec les cultes locaux, par A. Benazet. In-8, illustré ..... 7 fr. 50

XIV. LE RITUEL DU CULTE DIVIN JOURNALIER EN ÉGYPTE, d'après les papyrus de Berlin et les textes du temple de Séti Ier, à Abydos, par Alexandre Moret. In-8, figures et planches ..... 15 fr.

XV. DU CARACTÈRE RELIGIEUX DE LA ROYAUTÉ PHARAONIQUE, par Alexandre Moret. In-8, fig. et planches ..... 15 fr.

XVI. LE CULTE ET LES FÊTES D'ADONIS-THAMMOUZ dans l'Orient antique, par Charles Vellay. In-8, fig. et planches ..... 7 fr. 50

XVII, XVIII, LE NÉPAL, étude historique d'un royaume indou, par Sylvain Lévy. Tomes I, II. In-8, gravures et planches. Chaque volume ..... 10 fr.

XIX. LE NÉPAL. Tome III, comprenant : une série d'inscriptions anciennes du Népal ; des notices sur quelques manuscrits népalais ; l'explication des planches ; un index général de l'ouvrage. In-8, planches ..... 10 fr.

XX, XXI. LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE, par Adhémard Leclère. Première partie. La vie du Buddha. — La vie de Dévadatta. In-8 ..... 7 fr. 50

Deuxième et troisième parties. Les Jatakas (*sous presse*).

XXII. ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE JAINA, répertoire méthodique et analytique des travaux relatis au jaïnisme, par A. Guérinot. Un volume in-8, 9 pl. 25 fr.

XXIII. L'HISTOIRE DES IDÉES THÉOSOPHIQUES DANS L'INDE. I. La théosophie brahmanique, par Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève. In-8 ..... 10 fr.

XXIV. 1er fascicule : ÉTUDES SUR LE CALENDRIER ÉGYPTIEN. Dates calendériques au point de vue de l'histoire de la civilisation par Ed. Mahler. Traduit et publié par Alexandre Moret. In-8 ..... 10 fr.

XXV. LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE PHARAONIQUE. Première partie. La IIe et la IIIe dynasties par Raymond Weill. In-8, figures et planches ..... 4 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS, VIe

ANNALES DU MUSÉE GUIME

Bibliothèque de Vulgarisation

SÉRIE DE VOLUMES IN-18 A 3 FR. 50

I. LES MOINES ÉGYPTIENS, par E. AMÉLINEAU. In-18, illustré.
II. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Première partie. Reli l'Inde, par L. de MILLOUÉ. In-18, illustré de 21 planches.
III. LES HÉTÉENS. Histoire d'un Empire oublié, par H. SAYCE. Traduit glais, avec préface et appendices, par J. MENANT, de l'Institu illustré.
IV. LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCESSOIRES DU CHEZ LES ANNAMITES, par G. DUMOUTIER. In-18, illustré.
V. LES YEZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. MENANT, de l'Institut. I
VI. LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient lieutenant-colonel BOUINAIS et PAULUS. In-18.
VII. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, par E. AMÉLINEAU. In-1
VIII. LE BOIS SEC REFLEURI. Roman coréen, traduit par HONG-TJ In-18.
IX. LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois pa RESTE, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.
X. LES CASTES DANS L'INDE. Les faits et le système, par Em. SE l'Institut. In-18.
XI. INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA, par F. MAX membre de l'Institut. Traduit de l'anglais par LÉON SORG. In-18.
XII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ. 1898-18
XIII. L'ÉVANGILE DU BOUDDHA, raconté d'après les anciens docum PAUL CARUS. Traduit de l'anglais par L. DE MILLOUÉ. In-18.
XIV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ. 1899-19
XV-XVI. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1903-1904, par MM. COURANT, SALOMON REINACH, EMILE CARTAILHAC, R. CAGNAT. — G. PHILIPPE BERGER, SYLVAIN LÉVI, D. MENANT. 2 vol. in-18.
XVII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, par ÉMILE GUIMET. Intré. La statue vocale de Memnon. — Les récentes découvertes giques en Egypte. — Les Musées de la Grèce — Des antiquités de et de la Palestine. — Le théâtre chinois au XIIIe siècle.
XVIII-XIX-XX. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1904-1905, RÉVILLE, R. CAGNAT, G. LAFAYE, TH. REINACH, D. MENANT. — R. CAGNAT, S. REINACH, V. LORET, Edm. POTTIER. — PAR PIERRET, V. HENRY, Mlle MENANT, PH. BERGER, A. MORET.
XXI. LES RELIGIONS DE LA GAULE avant le christianisme par C In-18.
XXII. LE BOUDDHISME, par L. DE MILLOUÉ. In-18.
XXIII. LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS. Conférences de M. NAVILLE, au Collège de France.
XXIV. LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAI rences faites au Collège de France en 1905, par M. FRANZ CUMO
XXV. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, 1907.
XXVI-XXVII. CONFÉRENCES. 2 vol. in-18, illustrés.
XXVIII. EXPOSITION TEMPORAIRE AU MUSÉE GUIMET. Catalogu illustré.
XXIX-XXX. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1907-1908, par M. GNAT, A. MORET, L. DE MILLOUÉ, POTTIER, Dr J.-J. MATIGNON, REINACH. — G. BÉNÉDITE, A. GAYET, A. FOUCHER, L. DE E. NAVILLE, D. MENANT. 2 vol. in-18, illustrés.
XXXI-XXXII. CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET, en 1908-1909, pa MOLLE, SALOMON REINACH, L. DE MILLOUE, SYLVAIN LÉVI, R. L. DELAPORTE, A. MORET. — G. LAFAYE, RENÉ PICHON, Dr E. REVILLOUT, J. BACOT, Mme JANE DIEULAFOY, A. MORET.

Chalon-sur-Saône, Imprimerie française et orientale de E. BERTRAND 57

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

NOV 03 '82		
NOV 15 '82		
NOV 15 '82		
OCT 21 '83		
OCT 14 '83		
MAR 27 1987		
MAR 17 1987		

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 14 02 04 12 6